

Chapitre premier

Elle ouvrit les yeux. La clarté qui emplissait la pièce n'était pas celle du jour. Pas celle de l'ampoule nue au plafond. Personne n'avait allumé la lampe du bureau. La lumière venait de la fenêtre, à droite. La grande fenêtre sans volets, sans rideaux, dont les vitres n'étaient pas couvertes de peinture bleue, comme à la maison, à Toulouse. La fenêtre en face d'elle était noire. Noire de nuit et d'arbres. La tête sur l'oreiller, elle refaisait connaissance, dans la clarté douce, avec cette pièce inconnue où on l'avait mise à dormir sur le « cosy ». « Cosy » ne désignait pas le capuchon d'étoffe dont sa mère couvrait la théière mais un divan, engoncé dans une encoignure meublée. Le meuble, de bois verni comme celui du bureau, bordait rectangulairement le divan sur deux côtés. Ses compartiments, suspendus à hauteur convenable, avaient des portes rabattantes vers l'extérieur. Ils ne contenaient guère de secrets, mais surtout

des pelotes de laine et autres instruments de tricot. L'oreiller s'enfonçait un peu sous le meuble et à sa gauche.

Dans le creux entre le divan et le mur, elle avait glissé un livre de contes. Elle en avait lu plusieurs avant de s'endormir, maintenue longtemps éveillée par l'agitation du voyage : « La chute de la maison Usher », « Le puits et le pendule »... Elle avait fermé les yeux après « Une descente dans le Maelstrom », la tête envahie de la vision d'un gouffre tourbillonnaire blanc et noir, comme un lavoir gigantesque, comme un puits infini, comme un escalier. Lecture effrayante, d'un effroi délicieux.

Sautant du lit, elle alla, pieds nus, contournant le bureau, jusqu'à la fenêtre éclairée. Quand Vlad avait fait sa valise, il avait oublié d'y mettre sa chemise de nuit. On lui en avait prêté une, celle de la petite Jacqueline, qui avait bien trois ans de moins qu'elle. Elle était blanche, assez rugueuse, trop courte, et la serrait un peu à la taille. La fenêtre donnait sur une verrière et, au-delà, sur la partie cultivée du jardin : potager, fleurs et arbres fruitiers, un quadrillage de treilles enroulées de vigne, avec des muscats noirs et blancs. Il ne restait sur les treilles que des grappillons, en ce début de septembre. Le jardin était tout illuminé d'une lune pleine, extrêmement ronde, basse. Au-delà du mur il y avait d'autres villas, avec des

jardins descendant vers la rivière. Elle ne voyait pas jusque-là mais elle savait qu'il y avait la rivière, tout en bas. Elle était déjà venue dans cette maison, mais n'avait jamais dormi dans cette pièce. La lune était basse dans le ciel. Elle dépassait à peine le mur du fond du jardin. Son disque commençait à être entamé par la plantation de tessons de bouteilles dont les propriétaires de la villa voisine protégeaient leur territoire.

Au moment de se recoucher, elle eut envie de faire pipi. La porte était à gauche du « cosy ». Elle sortit sur le palier, hésita un instant. Elle se rappela que pour atteindre les « cabinets » il fallait aller, à droite, sur le balcon. Le balcon se dirigeait vers la gauche, vers la salle de bains, une excroissance, une pièce rapportée collée à la maison à la hauteur de son premier étage, et supportée par le couloir d'entrée dans le jardin. À son extrémité on descendait par deux marches dans la salle de bains, curieuse addition suspendue au bâtiment principal. La baignoire était directement au pied des marches, le sol couvert d'un linoléum crevassé. Il y avait un lavabo et un miroir sur le mur d'en face, une fenêtre à droite, directement au-dessus de la terrasse.

Au fond de la salle de bains, à droite, dans une avancée architecturale encore plus audacieuse, étaient les « cabinets », qui enfermaient des trésors de lecture.

Une pile de livres en effet avait été placée là. Elle suppléait aux défaillances de papier adéquat à ce genre de lieux (*un effet parmi d'autres de la situation de générale pénurie de l'an 1942, trois mois avant l'occupation de la « zone libre » par la Wehrmacht*). Une couverture attira son attention ; violemment, expressionnismement coloriée. Elle représentait une sorte de piscine (en fait, sans doute, un réservoir d'eau dans une cave (?), un château d'eau (?)). L'eau se teintait du rouge de victimes poignardées par un criminel au rictus sardonique et subreptice. Il avait été saisi par le crayon du dessinateur au moment où, son forfait accompli, il remontait par une échelle de corde vers le monde des vivants et la perpétration de nouveaux crimes. Une des victimes se soulevait encore à demi en un geste de surprise mâtinée d'inutile supplication, cependant que les autres avaient déjà l'indifférence flottante de ceux qui sont à la fois noyés et vidés de leur sang. Elle aurait bien voulu lire le livre depuis le début, peut-être l'emmener dans le train, mais une bonne moitié avait déjà « servi ». Et elle avait de nouveau très sommeil. Elle s'essuya de quelques pages de *Rocamboles* (c'était de lui qu'il était question), pas très agréables au toucher.

Elle ressortit sur le balcon, s'arrêta un moment pour regarder le grand pin parasol du jardin. Elle allait rejoindre son oreiller dans le « cosy » quand, la

PARC SAUVAGE

main déjà sur la poignée de la porte du bureau, elle entendit des voix.

*lune, cosy, balcon, lune, tourbillon, cosy, demain?,
balcon, tourbillon, demain?, lune*